

# la Croix

www.la-croix.com

Samedi  
& Dimanche

samedi 1<sup>er</sup>, dimanche 2 août 2015

Quotidien n° 40251

1,60 €

LEONARDO LEROUX POUR LA CROIX

CHEMINS DE PÈLERINAGE (4/8)

## Le Tro Breiz, aux racines de la Bretagne sacrée

Un **été** dans  
la Croix

**FEUILLETON** (18/45)

« L'éclat d'obus »  
par Maurice Leblanc

P. 6

**MON HÉROS** (4/8)

Marcel Proust  
par Julia Kristeva

P. 22-23



OSCAR HILIBERT/INRA

**MON HÉROS (4/8)** Au fil de huit éditions estivales, des écrivains présentent dans « La Croix » leur personnage préféré. Julia Kristeva a choisi l'auteur de « À la recherche du temps perdu », Marcel Proust

Aucune image de Proust ne transmet le « vent furieux » qui anime son œuvre. La photo de Nadar, la toile de Jacques-Emile Blanche, le dessin de Dunoyer de Segonzac ou la gravure de Paul-César Helleu effleurent le mystère, qu'en son temps seule la grande Colette a su capter dans son rival « *en pur et en impur* » : un être « *singulièrement jeune, plus jeune que tous les hommes, plus jeune que toutes les femmes* ». Pendant les raids aériens, au Ritz, si elle se laisse à aimer cette « *face mauve creusée d'ombre, envahie d'une barbe avide* », la bouche tragique « *buvant l'obscurité piquetée de bleu* », le corps « *halétant mais animé d'une grâce mondaine* », l'écrivaine discerne dans le chancelant quinquagénaire bientôt mourant l'auteur incisif qui a su écrire le sexe en « *végétal* » et en « *animal* », et « *le pécheur, ravagé mais puissant, qui, de son poids de génie (...) nous épiait* ».

### Un accélérateur de particules

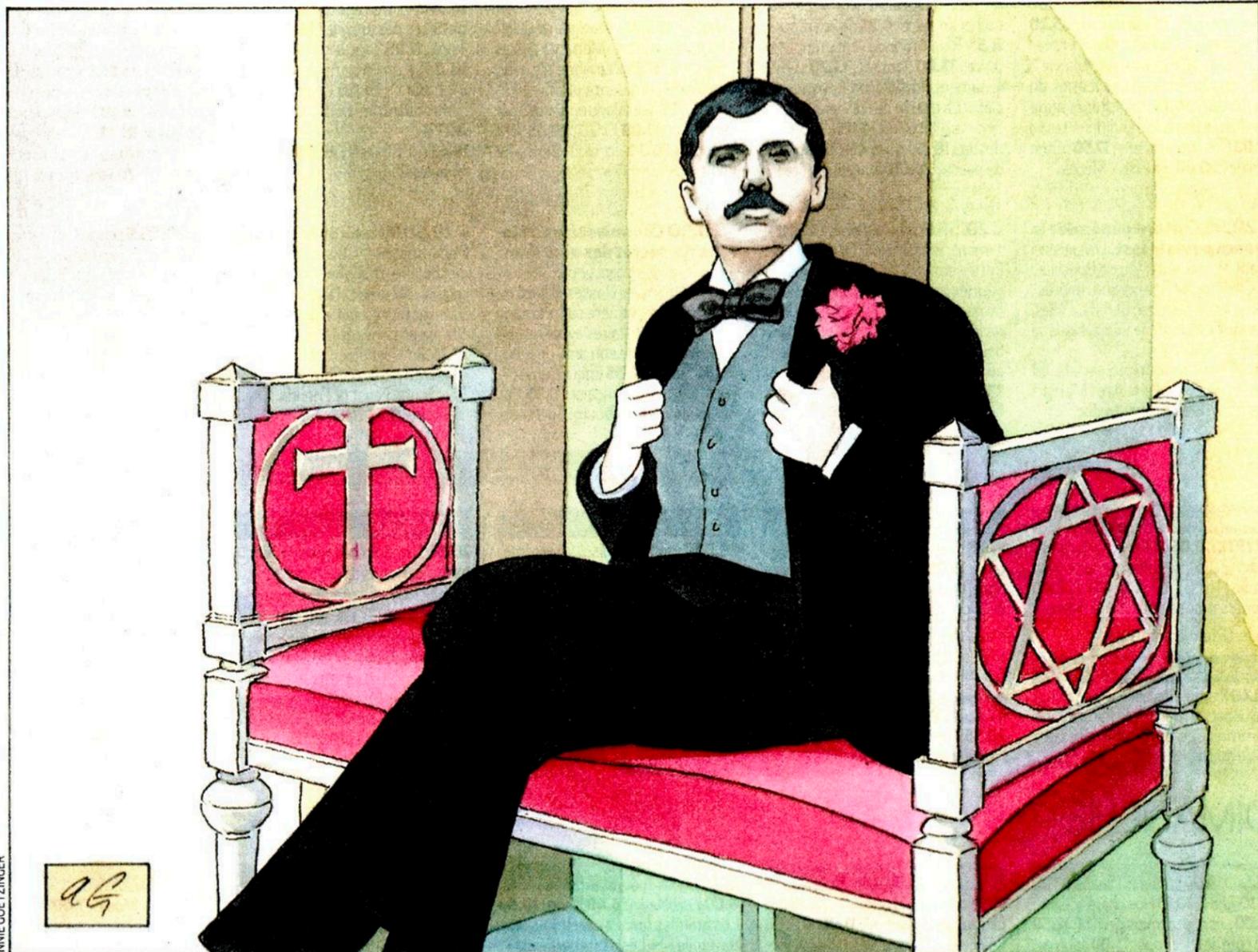
Tandis je me perdais dans le phrasé spirale, interminable, des phrases et la transverbération des 2 500 personnages proustiens, le *portrait de l'homme-narrateur* – fût-il en images, en « *mots plus grands que les objets* » – se dilua dans cette infinie comédie humaine, perdue, retrouvée dans le temps sensible (2) défiant l'Histoire. Dans ce foisonnement d'intrigues, chaque acteur et la moindre facette de ce *multivers* (ensemble de tous les univers jusque-là observés, NDLR) incorporent des atomes de la « personne » Marcel Proust, de son « identité » réelle ou imaginaire, et vous emportent dans un accélérateur de particules qui joue avec vos pulsions, pénètre vos amours, explose votre temps. Si vous lisez le texte comme une incarnation, ça défie l'image : aucun film qui tienne face à cette ubiquité métamorphique, une matière noire qui prend ses aises avec vos sens et le sens, pour les penser et en rire.

Pour faire ce portrait, que pouvais-je retenir du « vent furieux » ? Une madeleine par-ci, un clocher de Martinville par-là, une aubépine, un soulier rouge d'Oriane de Guermantes, un grain de beauté voyageant sur le visage d'Albertine, le cri du baron de Charlus se faisant fouetter au bordel...

### L'affaire Dreyfus

Mais non, en ces sombres temps, je préfère choisir le Proust politique. Le petit Marcel, dont la vie utérine a été troublée par la Commune (18 mars-28 mai 1871), voit le jour le 10 juillet 1871. Il est baptisé le 5 août à Saint-Louis d'Antin. Juif par sa mère et catholique par son père, ni l'un ni l'autre, ou les deux à la fois, il sera parmi les premiers dreyfusards, et subira la Grande Guerre. Pourtant, à la fin du *Temps retrouvé*, le narrateur considère secondaires ces deux événements historiques qui « *détournent* » l'écrivain du « *livre intérieur de signes inconnus* ».

Hannah Arendt, dans son analyse des sources profondes, psychosociales, qui s'ajoutent aux causes économiques et politiques, de l'antisémitisme, insiste sur le rôle joué par l'assimilation des juifs. Lorsque l'origine juive (le judaïsme) est



# Proust politique, ou du vice à l'infini

« *privée de ses connotations religieuses et politiques* », on la transforme en « *judéité* », un « *attribut psychologique (...) à*

**Dans ce foisonnement d'intrigues, chaque acteur et la moindre facette de ce multivers incorporent des atomes de la « personne » Marcel Proust.**

*ranger dans la catégorie des vertus et des vices* ». Sous la pression de la misère qui attise les instincts criminels des masses, la société transforme alors le « *vice* » séduisant des « *assimilés* » en crime dont on les avait toujours suspectés. L'assimilation pervertie en perversion, le judaïsme devenant judéité, a été une des conditions du massacre sans précédent de la Shoah, et contre lequel la restauration de

l'origine par le courage sioniste est, selon la philosophe, la seule et unique garantie. Et de citer Proust, à l'appui de sa thèse, dans les *Origines du totalitarisme* (1951) : « *La question n'est pas comme pour Hamlet d'être ou de ne pas être, mais d'en être ou de ne pas en être* » (2).

### Du vice à l'infini

Dans le multivers de Proust, la question d'en être ou de ne pas en être est explorée par la figure centrale de Swann : personnage principal dans le projet initial du roman, il demeure l'inspirateur de l'œuvre dans sa version finale, Marcel et le narrateur le dédoublant. Bloch, le gaffeur inintégré, fonctionne comme une présence conjuratoire, cathartique. Sont recensés les multiples débats autour de l'Affaire, et les propos antisémites de Charlus ou de Norpois. Sans oublier les violences expiatoires du narrateur lui-même qui s'acharne sur ses doubles comme pour se vider de ses propres « *puanteurs* » : le problème juif est aussi peu secret que le « *nez de polichinelle de Swann* ».

Où est le narrateur ? Au centre et à la périphérie. L'élégant et oisif Swann s'intègre non sans mal dans le Faubourg. Bloch en sera rejeté, mais pas complètement. Car les juifs, ces singuliers, tendent un miroir aux disparités des clans. Aristocrates ou homosexuels, élus du sang ou élus du sexe, y reconnaissent leurs propres écarts. Ils en

meurent, mais en vérité. On s'énerve, on se laisse séduire, pénétrer, contaminer. Les hiérarchies persistent, bien sûr, mais jusqu'à quand ?

Toutes ces différences, qu'Hannah Arendt appelle « *vice* », orchestrent la logique du sadomasochisme : chaque groupe s'agglutine autour d'un être pas comme les autres et vit, avec lui et contre lui : amour de la haine, haine de l'amour, persécution, humiliation, chagrin délectable. Tout le social, le tout du social en est saisi. « (...) *C'est l'âme (...) des anciens Juifs, arrachée à une vie tout à la fois insignifiante et transcendante (...) si troublante parce qu'elle ne paraît pas émaner de l'humanité, si décevante parce que tout de même elle ressemble trop à l'humanité (...) qui (...) nous donne l'impression du surnaturel, dans notre pauvre monde de tous les jours où même un homme de génie de qui nous attendons, rassemblés comme autour d'une table tournante, le secret de l'infini (...)* » (2). L'âme insignifiante, et malgré tout transcendante, celle du juif arraché au passé ou celle du génie, telle une ●●●

PORTRAIT

## Julia Kristeva, écrivain de l'odyssée

Ce qui pourrait le mieux définir, selon moi, l'œuvre et le parcours intellectuel et créatif de Julia Kristeva, c'est sans doute le mot *odyssée*. Un voyage rempli d'aventures et d'incidents, de découvertes et de contrariétés, et dont le retour à la patrie, à la fois tant espéré et retardé, révélera qu'il n'y a de vraie patrie que dans cet ailleurs que nous fait traverser l'exil, cet ailleurs comme vraie jouissance pour celle ou celui qui s'accepte comme « étranger à lui-même ». Julia Kristeva l'avoue régulièrement, dans ses écrits, ses romans (*Meurtre à Byzance*, Fayard, 2004) : comme saint Augustin, sa patrie, c'est le voyage (*in via, in patria*). Augustin l'expliquait ainsi (dans sa *De doctrina christiana* en 397) : plutôt que de vouloir mettre un terme à ce lointain voyage qui nous éloignerait de notre patrie (*alienamur a patria*), reconnaissons que nous sommes chez nous dans le mouvement même qui nous éloigne, nous aliène, mais nous rapproche toujours davantage de la jouissance espérée, de Dieu, de la cité céleste ou de l'accomplissement de soi parmi les autres. Comme un Ulysse féminin et contemporain, à chaque étape du voyage, Julia Kristeva fait une rencontre avec ce qu'elle appelle « la signification de l'insensé ». Sirènes et monstres, traumas, légendes, chaos, confusion des genres et valeurs, nihilisme et chagrin, ravissement... Ces épreuves répétées dessinent l'accomplissement d'un sujet multiple et plastique, un sujet étonnamment moderne capable de traversée psychique, de juxtaposition de plusieurs mondes, plusieurs langues et langages. Cette odyssée, que nous suivons dans l'œuvre impressionnante de Julia Kristeva, nous apprend à ne pas éviter, à ne pas contourner l'inconfort, la vulnérabilité, la noirceur du psychisme et des âmes. Réalisant à travers son exploration linguistique, littéraire et psychanalytique, une traversée du mal, de la dépression, du chagrin



JEAN-LUC BERTINI/PASCO

**L'auteur l'avoue régulièrement, dans ses écrits, ses romans : comme saint Augustin, sa patrie, c'est le voyage.**

ou du deuil, pour libérer ainsi notre espace psychique. Puisque c'est par la vie psychique que l'on renaît à l'infini. Lauréate du prestigieux prix Holberg (2004), Julia Kristeva propose aujourd'hui un humanisme profondément renouvelé, et précisément conscient de sa part d'illusion et de folie, et reconnaissant « *cet incroyable besoin de croire* » dans lequel chacun peut se dissoudre ou se reconstruire. « *Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie toute inquiétude, toute souffrance, toute mélancolie alors que vous ignorez leur travail en vous ?* », demandait Rainer Maria Rilke (*Lettres à un jeune poète*, 1903). C'est à cette connaissance que nous convie, avec beaucoup de compassion, de courage et d'originalité, l'œuvre de Julia Kristeva. Une véritable

« recherche » qui mobilise toute la pensée contemporaine, depuis le langage poétique, la psychanalyse, la linguistique, l'écriture romanesque, jusqu'à l'écoute de la parole mystique, du ravissement spirituel comme chez Thérèse d'Avila (lire le magnifique *Thérèse mon amour*, Fayard, 2008). Elle nous conduit à nous penser autrement que comme des « *adolescents croyants* », ceux qui veulent croire que tout est possible, qui ne veulent pas savoir ce qu'il en est de leur désir, leur folie. Maladie qui peut les conduire jusqu'au projet nihiliste par excellence tel que Dostoïevski l'exprima dans les carnets de son roman *Les Démons* : « *Nous tuerons le désir.* » Julia Kristeva nous propose, à l'opposé, d'aimer le désir et de devenir enfin des enfants : « *L'enfant, lui, est un chercheur, il est malin, il veut savoir* », dit-elle dans un entretien avec l'écrivain Philippe Forest (2006, dans la revue *Art Press*).

FRÉDÉRIC BOYER

●●● table tournante, diffuse « *le secret de l'infini* » dans notre pauvre monde. Le narrateur, les juifs comme Swann et les homosexuels comme Charlus, détiennent le secret de la société, fût-elle la plus raffinée, celle de Saint-Germain. Ils en retiennent les clés, ils en meurent, mais en vérité.

« *En être ou ne pas en être* » : surtout n'allez pas imaginer que vous pouvez créer un nouveau territoire, clan ou secte séparés, innocents. C'est sans issue. Personne n'échappe à ce vertige – soit je lui (leur) appartiens – il (ils) m'aime (nt) ; soit je ne lui (leur) appartiens pas – il (ils) me tue(nt). Être est une question d'amour, c'est-à-dire d'appartenance, d'identification... et de regret.

« *Mais le vice n'est pas un accident historique, chère Hannah Arendt* », aurait pu dire Proust. Le vice est latent, il est l'autre face

**Le vice est latent, il est l'autre face de la société. Proust semble avoir découvert qu'il n'y a aucun moyen de ne pas en être – de la société, donc de la perversion.**

de la société, il est infini. Avant et sans Freud, Proust semble avoir découvert qu'il n'y a aucun moyen de ne pas en être – de la société, donc de la perversion. Sauf à les décrire – décomposer, recomposer, réinventer. L'écriture n'efface pas le vice. Elle l'absout. Au réalisme qu'il maintient, le roman proustien ajoute une métaphysique dans laquelle le vice est à la fois approuvé et réprouvé. En fin de compte, exhibé pour être évidé.

Toutefois, pour Proust, la judéité n'est pas un vice, contrairement à ce que pense Arendt. « *Assimilée* », insérée dans une autre religion (catholique, pour lui) au titre d'une étrangeté aussi fascinante qu'abjecte, la judéité proustienne, parfois associée à l'homosexualité, manifeste l'inhérence du sadomasochisme au cœur obscur du lien social. C'est un indice de

vérité, lorsqu'elle irradie les différents groupes sociaux et révèle leur refoulement, leurs innombrables passions mortifères – amour, jalousie, mort – et réversibles à l'infini. Rien qu'une beauté et pas de solution historique. Arendt cherche une suite supportable à l'Histoire, après la Shoah. En retranchant la judéité pour consolider la pureté du judaïsme, on la protège, au risque de perpétuer la guerre entre clans, ethnies, nations et autres cultes identitaires. Telle est la logique de l'Histoire. Si le judaïsme a pour lui l'Histoire, la judéité proustienne inspire l'art. Que le narrateur aspire à inscrire au Panthéon des lettres françaises pour qu'elle soit universellement reconnue. C'est fait.

JULIA KRISTEVA

Dernier ouvrage publié de Julia Kristeva : *L'Horloge enchantée*, roman, Éd. Fayard, 2015.

(1) cf. *Le Temps sensible. Proust et l'expérience intérieure*, Éd. Gallimard, 1994.

(2) Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Sodome et Gomorrhe*, Gallimard, coll. « La Pléiade », tome 3, 1988

## EXTRAIT

### Sodome et Gomorrhe, de Marcel Proust

« Je la regardais, je regardais ce corps charmant, cette tête rose d'Albertine, dressant en face de moi l'énigme de ses intentions, la décision inconnue qui devait faire le bonheur ou le malheur de mon après-midi. C'était tout un état d'âme, tout un avenir d'existence qui avait pris devant moi la forme allégorique et fatale d'une jeune fille. Et quand enfin je me décidais, quand de l'air le plus indifférent que je pouvais, je demandais : « *Est-ce que nous nous promenons ensemble tantôt et ce soir ?* » et qu'elle me répondait : « *Très volontiers* », alors tout le brusque remplacement, dans la figure rose, de ma longue inquiétude par une quiétude délicieuse, me rendait encore plus précieuses ces formes auxquelles je devais perpétuellement le bien-être, l'apaisement qu'on éprouve après qu'un orage a éclaté. Je me répétais : « *Comme elle est gentille, quel être adorable !* » dans une exaltation moins féconde que celle due à l'ivresse, à peine plus profonde que celle de l'amitié, mais très répétitive... Nous ne décommandions l'automobile que les jours où il y avait un dîner chez les Verdurin, et ceux où Albertine n'étant pas libre de sortir avec moi, j'en eusse profité pour prévenir les gens qui désiraient me voir que je resterais à Balbec. Je donnais à Saint-Loup autorisation de venir ces jours-là, mais ces jours-là seulement. Car une fois qu'il était arrivé à l'improviste, j'avais préféré me priver de voir Albertine plutôt que de risquer qu'il la rencontrât, que fût compromis l'état de calme heureux où je me trouvais depuis quelque temps et que fût ma jalousie renouvelée. Et je n'avais été tranquille qu'une fois Saint-Loup reparti. Aussi s'astreignait-il avec regret, mais scrupule, à ne jamais venir à Balbec sans appel de ma part. Jadis songeant avec envie aux heures que Mme de Guermantes passait avec lui, j'attachais un tel prix à le voir ! Les êtres ne cessent pas de changer de place par rapport à nous. Dans la marche insensible mais éternelle du monde, nous les considérons comme immobiles dans un instant de vision, trop court pour que le mouvement qui les entraîne soit perçu. Mais nous n'avons qu'à choisir dans notre mémoire deux images prises d'eux à des moments différents, assez rapprochés cependant pour qu'ils n'aient pas changé en eux-mêmes, du moins sensiblement, et la différence des deux images mesure le déplacement qu'ils ont opéré par rapport à nous. Il m'inquiéta affreusement en me parlant des Verdurin, j'avais peur qu'il ne me demandât à y être reçu, ce qui eût suffi, à cause de la jalousie que je n'eusse cessé de ressentir, à gâter tout le plaisir que j'y trouvais avec Albertine. Mais heureusement Robert m'avoua tout au contraire qu'il désirait par-dessus tout ne pas les connaître. »

**LA SEMAINE PROCHAINE**  
Clémence Boulouque et Bertha Pappenheim (surnommée Anna O)